

**80 POEMES**  
**DE**  
**LAMARTINE**







## La sagesse.

Ô vous, qui passez comme l'ombre  
Par ce triste vallon des pleurs,  
Passagers sur ce globe sombre,  
Hommes! mes frères en douleurs,  
Ecoutez : voici vers Solime  
Un son de la harpe sublime  
Qui charmait l'écho du Thabor :  
Sion en frémit sous sa cendre,  
Et le vieux palmier croit entendre  
La voix du vieillard de Ségor !

Insensé le mortel qui pense !  
Toute pensée est une erreur.  
Vivez, et mourez en silence ;  
Car la parole est au Seigneur !  
Il sait pourquoi flottent les mondes ;  
Il sait pourquoi coulent les ondes,  
Pourquoi les cieux pendent sur nous,  
Pourquoi le jour brille et s'efface,  
Pourquoi l'homme soupire et passe :  
Et vous, mortels, que savez-vous ?

Asseyez-vous près des fontaines,  
Tandis qu'agitant les rameaux,  
Du midi les tièdes haleines  
Font flotter l'ombre sur les eaux :  
Au doux murmure de leurs ondes  
Exprimez vos grappes fécondes  
Où rougit l'heureuse liqueur ;  
Et de main en main sous vos treilles  
Passez-vous ces coupes vermeilles  
Pleines de l'ivresse du coeur.

Ainsi qu'on choisit une rose  
Dans les guirlandes de Sârons,  
Choisissez une vierge éclos  
Parmi les lis de vos vallons !  
Enivrez-vous de son haleine ;  
Ecartez ses tresses d'ébène,

Goûtez les fruits de sa beauté.  
Vivez, aimez, c'est la sagesse :  
Hors le plaisir et la tendresse,  
Tout est mensonge et vanité !

Comme un lis penché par la pluie  
Courbe ses rameaux éplorés,  
Si la main du Seigneur vous plie,  
Baissez votre tête, et pleurez.  
Une larme à ses pieds versée  
Luit plus que la perle enchâssée  
Dans son tabernacle immortel ;  
Et le cœur blessé qui soupire  
Rend un son plus doux que la lyre  
Sous les colonnes de l'autel !

Les astres roulent en silence  
Sans savoir les routes des cieux ;  
Le Jourdain vers l'abîme immense  
Poursuit son cours mystérieux ;  
L'aiglon, d'une aile rapide,  
Sans savoir où l'instinct le guide,  
S'élance et court sur vos sillons ;  
Les feuilles que l'hiver entasse,  
Sans savoir où le vent les chasse,  
Volent en pâles tourbillons !

Et vous, pourquoi d'un soin stérile  
Empoisonner vos jours bornés ?  
Le jour présent vaut mieux que mille  
Des siècles qui ne sont pas nés.  
Passez, passez, ombres légères,  
Allez où sont allés vos pères,  
Dormir auprès de vos aïeux.  
De ce lit où la mort sommeille,  
On dit qu'un jour elle s'éveille  
Comme l'aurore dans les cieux !

Alphonse de Lamartine

## **La tristesse.**

L'âme triste est pareille  
Au doux ciel de la nuit,  
Quand l'astre qui sommeille  
De la voûte vermeille  
A fait tomber le bruit ;

Plus pure et plus sonore,  
On y voit sur ses pas  
Mille étoiles éclore,  
Qu'à l'éclatante aurore  
On n'y soupçonnait pas !

Des îles de lumière  
Plus brillante qu'ici,  
Et des mondes derrière,  
Et des flots de poussière  
Qui sont mondes aussi !

On entend dans l'espace  
Les chœurs mystérieux  
Ou du ciel qui rend grâce,  
Ou de l'ange qui passe,  
Ou de l'homme pieux !

Et pures étincelles  
De nos âmes de feu,  
Les prières mortelles  
Sur leurs brûlantes ailes  
Nous soulèvent un peu !

Tristesse qui m'inonde,  
Coule donc de mes yeux,  
Coule comme cette onde  
Où la terre féconde  
Voit un présent des cieux !

Et n'accuse point l'heure  
Qui te ramène à Dieu !  
Soit qu'il naisse ou qu'il meure,

Il faut que l'homme pleure  
Ou l'exil, ou l'adieu !

Alphonse de Lamartine.



## **L'automne.**

Salut ! bois couronnés d'un reste de verdure !  
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !  
Salut, derniers beaux jours ! Le deuil de la nature  
Convient à la douleur et plaît à mes regards !

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,  
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,  
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière  
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois !

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,  
A ses regards voilés, je trouve plus d'attraits,  
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire  
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais !

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,  
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,  
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie  
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui !

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,  
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau ;  
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !  
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie  
Ce calice mêlé de nectar et de fiel !  
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,  
Peut-être restait-il une goutte de miel ?

Peut-être l'avenir me gardait-il encore  
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu ?  
Peut-être dans la foule, une âme que j'ignore  
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu ?

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;  
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;  
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,  
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Alphonse de Lamartine.

## **Le chrétien mourant.**

Qu'entends-je ? autour de moi l'airain sacré résonne !  
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne ?  
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau ?  
Ô mort, est-ce ta voix qui frappe mon oreille  
Pour la dernière fois ? eh quoi ! je me réveille  
Sur le bord du tombeau !

Ô toi ! d'un feu divin précieuse étincelle,  
De ce corps périssable habitante immortelle,  
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir !  
Prends ton vol, ô mon âme ! et dépouille tes chaînes.  
Déposer le fardeau des misères humaines,  
Est-ce donc là mourir ?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.  
Messagers rayonnants des célestes demeures,  
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?  
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;  
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre  
Sous mes pieds semble fuir !

Mais qu'entends-je ? au moment où mon âme s'éveille,  
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille ?  
Compagnons de l'exil, quoi ! vous pleurez ma mort ?  
Vous pleurez ? et déjà dans la coupe sacrée  
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée  
Entre au céleste port !

Alphonse de Lamartine.

**Le coquillage au bord de la mer.  
(À une jeune étrangère.)**

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille,  
Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,  
Baisse-toi, mon amour, vers la blonde coquille  
Que Vénus fait, dit-on, polir au flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point de pareille ;  
Les roses de ta joue ont peine à l'égaliser ;  
Et quand de sa voluté on approche l'oreille,  
On entend mille voix qu'on ne peut démêler.

Tantôt c'est la tempête avec ses lourdes vagues,  
Qui viennent en tonnant se briser sur tes pas ;  
Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues ;  
Tantôt ce sont des voix qui chuchotent tout bas.

Oh ! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure  
Que rend le coquillage aux lèvres de carmin,  
Un écho merveilleux où l'immense nature  
Résume tous ses bruits dans le creux de ta main ?

Emporte-la, mon ange ! Et quand ton esprit joue  
Avec lui-même, oisif, pour charmer tes ennuis,  
Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,  
Et, fermant tes beaux yeux, recueilles-en les bruits.

Si, dans ces mille accents dont sa conque fourmille,  
Il en est un plus doux qui vienne te frapper,  
Et qui s'élève à peine aux bords de la coquille,  
Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper ;

S'il a pour ta candeur des terreurs et des charmes ;  
S'il renaît en mourant presque éternellement ;  
S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes ;  
S'il tient de l'espérance et du gémissement...

Ne te consume pas à chercher ce mystère !  
Ce mélodieux souffle, ô mon ange, c'est moi !  
Quel bruit plus éternel et plus doux sur la terre,

Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi ?

Alphonse de Lamartine.

## **Le cri de l'âme.**

Quand le souffle divin qui flotte sur le monde  
S'arrête sur mon âme ouverte au moindre vent,  
Et la fait tout à coup frissonner comme une onde  
Où le cygne s'abat dans un cercle mouvant !

Quand mon regard se plonge au rayonnant abîme,  
Où luisent ces trésors du riche firmament,  
Ces perles de la nuit que son souffle ranime,  
Des sentiers du Seigneur innombrable ornement !

Quand d'un ciel de printemps l'aurore qui ruisselle  
Se brise et rejaillit en gerbes de chaleur,  
Que chaque atome d'air roule son étincelle,  
Et que tout sous mes pas devient lumière ou fleur !

Quand tout chante ou gazouille, ou roucoule ou bourdonne,  
Que d'immortalité tout semble se nourrir,  
Et que l'homme, ébloui de cet air qui rayonne,  
Croit qu'un jour si vivant ne pourra plus mourir !

Quand je roule en mon sein mille pensers sublimes,  
Et que mon faible esprit, ne pouvant les porter,  
S'arrête en frissonnant sur les derniers abîmes,  
Et, faute d'un appui, va s'y précipiter !

Quand, dans le ciel d'amour où mon âme est ravie,  
Je presse sur mon coeur un fantôme adoré,  
Et que je cherche en vain des paroles de vie  
Pour l'embraser du feu dont je suis dévoré !

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée  
Pourrait créer un monde en son brûlant essor,  
Que ma vie userait le temps, que ma pensée  
En remplissant le ciel déborderait encor !

Jéhova ! Jéhova ! ton nom seul me soulage !  
Il est le seul écho qui répond à mon coeur !  
Ou plutôt ces élans, ces transports, sans langage,  
Sont eux-mêmes un écho de ta propre grandeur !

Tu ne dors pas souvent dans mon sein, nom sublime !  
Tu ne dors pas souvent sur mes lèvres de feu :  
Mais chaque impression t'y trouve et t'y ranime,  
Et le cri de mon âme est toujours toi, mon Dieu !

Alphonse de Lamartine.